

cavalerie de Narvaez, conduite par le brigadier Schelly, fait alors une charge qui tourne et enveloppe les troupes de Seoane. Ce mouvement décisif termine cette lutte rapide qui a duré vingt minutes. Aussitôt seize bataillons sur dix-huit vont se ranger sous les drapeaux de Narvaez. Zurbano parvient à emmener deux bataillons avec lesquels il se retire dans la direction de Madrid. Le nombre des tués et des blessés n'a pas été considérable, comme on le pense bien, d'après le peu de durée et la nature de cet engagement. Du côté de Seoane, on comptait une vingtaine d'hommes hors de combat, dont trois morts, et, du côté de Narvaez, quatre blessés seulement. Parmi ces derniers se trouve Schelly, officier de mérite, venu de Valence avec Narvaez et qui s'était déjà distingué au déblocus de Teruel."

La nouvelle de cette affaire, qui décidait du sort de la capitale, s'y répand bientôt, malgré tous les moyens employés pour tromper la population. Désormais, on exprime à haute voix son opinion sur la folie d'une résistance impossible. Mendizabal et les siens veulent la tenter ; il parle même de se fortifier dans le palais d'Isabelle ; mais la milice n'est plus disposée à servir des projets insensés. Le 25, à la demande des miliciens mêmes, une première conférence eut lieu avec Narvaez ; la députation envoyée à cet effet proposa des conditions qui furent rejetées par le général ; il exigeait, lui, que la municipalité cessât ses fonctions, que la milice remit ses armes, que les barricades élevées dans la ville fussent à l'instant renversées et les fossés comblés. Après quelques pour-parlers inutiles, il fallut céder et se soumettre sans conditions. Le lendemain, les troupes de Narvaez et d'Aspiroz firent leur entrée à Madrid ; tout s'est passé dans le plus grand ordre.

De son côté, le corps diplomatique n'est pas demeuré inactif durant le siège de la capitale. Au dire du *Times*, lorsque le général San-Miguel, sur l'avis d'un conseil de guerre eut fait exécuter les premiers préparatifs de défense, plusieurs membres du corps diplomatique allaient consulter le chargé d'affaires de France sur la marche qu'ils auraient à suivre. Le duc de Glucksberg leur répondit que le gouverneur militaire Lemmery venait de déclarer qu'il défendrait chaque rue, et que finalement il se retirerait dans le palais de la princesse ; mais qu'auparavant il ferait sauter les trois magasins de poudre.

Mendizabal, ajoutait-on, avait dit qu'au pis-aller il placera la princesse au milieu des troupes, et se frayerait un chemin à travers les rangs ennemis pour l'enlever de Madrid. Sur l'observation de M. Wesweiler, agent de la maison Rothchild, que le corps diplomatique ne permettrait pas cet enlèvement, Mendizabal répondit : " Eh bien ! s'il se permet d'intervenir, j'enverrai aux ambassadeurs leurs passeports, et ceux qui n'auraient pas quitté Madrid dans vingt quatre heures, seront fusillés.

Les ministres des légations secondaires se décidèrent à faire une intervention collective en faveur d'Isabelle. M. Lima, ministre portugais, se rendit auprès de M. Aston pour le prier de se joindre à ses collègues. Le ministre anglais avoua la pensée d'une intervention ; il ajouta qu'il fallait décider les assiégeants à reconnaître la neutralité de Madrid ; mais qu'il y avait à cela un obstacle, c'est que Narvaez exigerait d'abord que Seoane et Zurbano suspendissent leur marche. Il conclut en recommandant de signer une protestation contre toute attaque dont la résidence d'Isabelle pouvait être l'objet.

Cette réponse fut considérée, par les collègues de M. Aston, comme une protestation contre l'attaque de la capitale par Narvaez. Une note fut alors rédigée par M. de Glucksberg ; le ministre anglais, ne la trouvant point assez explicite, en rédigea une autre. Celle-ci ayant été traduite par le ministre de Brésil, on décida qu'on ne la signerait pas, parce qu'elle aurait constitué une intervention indue dans les affaires intérieures de l'Espagne ; qu'il fallait observer la neutralité, tout en protestant contre les mesures qui mettraient en danger la vie d'Isabelle.

Une contre-note fut rédigée dans ce sens par M. Washington-Irving, ministre des Etats-Unis ; le ministre britannique refusa de la signer, disant qu'elle était dirigée contre la défense de Madrid, alors que le danger de la ville de Ferdinand VII ne pouvait résulter que de l'attaque. Le 16, une nouvelle note, rédigée par MM. Astod et Washington-Irving, fut signée par tous les membres du corps diplomatique et remise au gouvernement. Ils demandèrent, en outre, à Mendizabal la permission, en cas d'attaque, de se rendre au palais et de veiller sur la jeune princesse. Mendizabal leur fit une réponse négative, et ils ont dû déléguer de nouveau dans la soirée.

Mais les événements devaient rendre leur démarche inutile ; le sort de Madrid s'est décidé par la défaite de Seoane et de Zurbano. Seoane est retenu prisonnier à Torrejon. Le jour de son échec, il en écrivait les détails au ministre de la guerre d'Espartero. Mais il s'arrêta après avoir déclaré qu'il donnait sa démission de ses grades et de ses décorations. C'est son aide-de-camp qui a terminé la dépêche, annonçant que Seoane, au moment de la continuer, avait éprouvé une indisposition subite. " Tout est perdu, ajoutait-il, sauf l'honneur qui est resté intact."

" Le règne d'Espartero, dit à ce propos un journal, ne pouvait finir que comme il avait commencé, par une misérable parodie. Spartero copiait Napoléon, et Seoane copia François Ier. : tel maître, tel valet. Cet amour effréné d'imitation donne la juste mesure de la taille de ces pygmées."

VARIÉTÉS.

— Une affiche, bariolée de vert et de blanc, attire en ce moment l'attention des badauds de Paris, c'est à dire des neuf cent mille habitants de la capitale — car tout le monde n'est-il pas quelque peu badaud ?

Cette affiche, qui brille ainsi entre toutes les autres, grâce à sa nuance singulière, a pour titre, en lettres non moins grosses que gigantesques, le paravol, c'est à dire " manière de faire la queue à tous les voleurs."

Je vous laisse à penser si, à une époque de commandite comme la nôtre, une pareille invention est heureusement trouvée ; aussi n'est-il personne qui ne s'empresse de lire cette annonce d'un bout à l'autre, en bénissant le spirituel inventeur et son affiche vert-pomme.

Parmalheur, l'instrument nouvellement découvert ne s'applique qu'aux voleurs qui tentent de s'introduire dans les maisons, ou plutôt il s'applique aux serres des dites maisons, et a pour objet de mettre toutes les portes à l'abri des rossignols. Quant au procédé capable de déjouer les ruses des industriels qui pratiquent le vol à l'action, il est encore à découvrir.

Le Paravol ne consiste pas, comme l'avait déjà inventé M. Fichet, serrurier breveté, en une immense cage en fer qui enveloppe tout à coup le filou au moment où il cherche à introduire une fausse clef dans une serrure. Ce moyen était fort ingénieux, mais coûtait douze mille francs à mettre à une serrure pour empêcher qu'on ne vole cent sous.

Les personnes qui voulaient même un perfectionnement à la chose pouvaient faire ajouter à la cage en question un autre instrument qui se mettait à crier à la garde, à la garde ! avec une voix de basse-taille. Seulement M. Fichet demandait quinze mille nouveaux francs pour ladite basse-taille. C'est un peu cher ; à ce prix-là, il me semble qu'on pourrait avoir un ténor.

Le paravol de l'affiche vert-pomme est bien autrement à la portée de toutes les fortunes : il consiste tout simplement en une petite machine infernale qui fait explosion au moment où on met la clef dans la serrure, en omettant de remplir les trente-trois formalités préalables qui doivent être accomplies par le bourgeois qui rentre dans son domicile.

Du reste l'inventeur a parfaitement prévu le cas où ce serait le propriétaire du Paravol qui serait cause de l'explosion par suite de distraction : cette machine infernale ne tue pas son homme sur le coup ; elle fait seulement un tapage à réveiller en sursaut tout le quartier, et tous les postes des environs prennent les armes.

Le bourgeois, une fois revenu de sa frayeur, s'il en revient, en est quitte pour expliquer à tous ses voisins la cause de ce coup de canon ; mais, par malheur, comme il accourt aussi à ce bruit un caporal et quatre hommes, et qu'on ne peut jamais parvenir à rien expliquer à un caporal quand il est entouré de ses quatre hommes, on va tout naturellement coucher au violon !

Il va sans dire que le Paravol, une fois placé dans une serrure, est invisible à l'œil nu, car sans cela les voleurs, qui généralement ne sont pas complètement stupides, ne manqueraient pas de se dispenser de tenter leur entreprise ; à moins que par esprit de contradiction ils ne se missent à voler le Paravol lui-même !

Le Paravol ne s'appliquera pas seulement aux serrures : l'inventeur ne manquera pas sans doute d'apporter quelques nouveaux perfectionnements à son œuvre. On parviendra à coudre cet instrument à l'entrée des poches d'habits et des goussets de montre, et toutes les fois qu'on entendra un monsieur faire explosion dans la rue ou dans un passage, on se dira : " Tiens ! voilà quelqu'un qui vient de manquer d'être volé."

À moins que ce monsieur n'ait tout simplement eu envie de se moucher et n'ait cherché à prendre son foulard sans y mettre toutes les précautions exigées par le prospectus qui n'aura pas prévu les cas d'éternement subit.

Nous ne savons pas au juste le prix du Paravol, mais nous nous plaignons à croire qu'il n'est pas trop élevé, car sans cela, après avoir acheté cet instrument, le bourgeois aurait le droit de s'écrier tout d'abord : " Je suis volé !"

Pour mon compte, je ne manquerai pas de me procurer un Paravol, du jour où j'aurai un coffre-fort rempli de billets de banque ; mais, jusque là, je continuerai à confier ma serrure à la garde de Dieu et de mon portier.

P. D.

REMEDE CONTRE LA RAGE.—Le conseil de salubrité de Paris vient de publier l'avis suivant sur les moyens préservatifs à employer en cas de morsure de chien enragé : " Toute personne mordue par un animal enragé, ou soupçonné tel, devra, à l'instant même, presser sa blessure dans tous les sens, afin d'en faire sortir le sang et la bave. On lavera ensuite cette blessure, soit avec de l'alcali volatil étendu d'eau, soit avec de l'eau de lessive, soit avec de l'eau de savon, de l'eau de chaux ou de l'eau salée, et, à défaut, avec de l'eau pure ou même de l'urine, puis on fera chauffer à blanc un morceau de fer que l'on appliquera promptement sur la blessure."

CONGRÈS DE CIGOGNES.—A Teerns, aux environs de Leeward, un couple de cigognes s'occupait activement de la construction de son aire, lorsque survint un autre couple qui en revendiqua la possession ; de là, querelle et combat acharné, dont la victoire resta indécise, et les derniers venus s'éloignèrent à tire d'ailes. Cependant, ils revinrent bientôt après ; mais cette fois, accompagnés d'une troupe de leurs camarades, qui se formèrent en assemblée délibérante, et, à grand bruit de becs et d'ailes, rendirent un arrêt faisant droit aux deux cigognes qui avaient été trouvées en possession du nid, et déboutant de leur demande les nouveaux venus qui leur avaient disputé la propriété. Après avoir prononcé ce jugement, l'assemblée s'est éloignée avec la partie perdante, et le couple vainqueur s'est remis à arranger sa demeure, que personne depuis n'est venu lui contester.